

Brèves littéraires

Brèves

La relâche

Julie Dugal

Numéro 89, 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72674ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dugal, J. (2014). La relâche. *Brèves littéraires*, (89), 66–69.

Elle voulait que je prenne un bain chaud tous les soirs. J'avais acquiescé sans parvenir à chasser de mon esprit ma liste de choses à faire. Deux brassées de lavage, une pâle, à l'eau tiède, avec les vêtements des enfants, une autre, à l'eau froide, avec mes robes, mes pulls, mes pantalons et les chemises de Guillaume. Ordonner aux filles de se laver. De mettre leur pyjama. D'aller se coucher. Vider le lave-vaisselle. Le remplir. Les lunchs. Elle m'a posé une question. Je n'écoutais pas, j'ai seulement compris : « Vous ne croyez pas ? » J'ai hoché de la tête. La réponse a eu l'air de lui convenir. J'ai regardé ma montre. Le rendez-vous avait débordé de dix minutes. Merde !

Le satané bus de Pie-IX était encore en retard. Le 139, c'est mon ennemi juré. Le matin, je cours pour l'attraper et arriver à l'heure au boulot. Le soir, je cours pour être au service de garde avant les dix-huit heures fatidiques. Je cours tout le temps. Toujours couettée, le manteau plein de calcium et le foulard qui pendouille.

J'ai monté les marches deux par deux. C'est Marie-Ange qui m'a ouvert. Mes filles étaient déjà habillées, leur sac d'école sur le dos.

– Il est six heures deux. Faut que je te fasse signer le registre, j'ai pas le choix, ma belle. Va falloir que tu trouves un moyen. T'as pas une voisine qui peut venir les chercher ?

J'ai fait signe que non. Je suis restée la trappe fermée. J'ai pris les filles par la main, une de chaque côté, et on s'est mises en route pour la maison.

Guillaume est rentré vers neuf heures. Les filles dormaient. Une pile de linge mouillé attendait sur la table de la cuisine, prête à être étendue sur le séchoir. Je désossais un poulet. Je déteste ça, la peau grasse qui s'enfonce sous mes ongles cassés. Je me suis lavé les mains en repensant à ce que la docteure m'avait dit, plus tôt,

dans son bureau : « Vous vous négligez. Prenez le temps de vous occuper de vous. » Mes yeux fixés sur ses doigts manucurés s'étaient déplacés sur sa chevelure. Une espèce de chignon sans rien qui dépasse et qui a l'air de tenir sans épingles, ni même un fixatif. Comment est-ce possible ? Moi, j'ai trois rosettes. Mes cheveux, à mi-chemin entre les frisottis indisciplinés et le terne raplapla, sont voués à la rébellion.

Elle continuait à parler, mais je ne l'entendais pas vraiment. J'examinais son bureau, parfaitement rangé, et ses cadres. Des photos de ses enfants. Trois. TROIS enfants ! À la tenue impeccable. À la coiffure irréprochable. Je voyais mes filles, qui ont la plupart du temps un ou deux nœuds dissimulés dans leur queue de cheval, et trop souvent un orteil qui a fini par sortir d'une chaussette trouée. Je la zieutais et je trouvais que quelque chose clochait. J'ai fini par comprendre qu'elle devait être en psychanalyse depuis des années. En fait, elle doit être mariée à un psy. C'est ça ! elle a marié son psychanalyste !

J'ai bu une demi-bouteille de sauvignon avec Guillaume, pendant qu'on zappait devant la télé. Elle me dirait qu'un verre de vin tous les soirs n'aide pas à combattre l'anxiété. J'ai pensé au bain chaud. Je me suis plutôt resservi un autre verre et je me suis blottie contre Guillaume. Il a dit que les réunions au bureau allaient se calmer. Et qu'il pourrait peut-être avoir des jours de congé bientôt. Qu'il serait plus présent à la maison. J'ai répondu : « Tant mieux, parce que je suis nulle en math et Amélie veut de l'aide pour ses devoirs. »

La semaine de relâche approchait. L'école avait décidé de ne pas offrir de service de garde parce qu'apparemment, d'après le sondage, il y avait juste deux enfants qui en avaient besoin. Deux enfants ? Je suis peut-être nulle en math, mais j'ai fait le calcul. J'ai vite compris que les deux enfants, c'était Amélie et Cassandre. Comme si je ne courais pas assez comme ça. J'allais devoir les conduire à l'autre bout de la ville. Les lâcher louses dans une école où elles ne connaissent personne. Parce qu'elles sont les seules dont la maman et le papa ne

prennent pas de vacances durant la semaine de relâche. Les seules ? Mon œil ! Je suis peut-être nulle en math, mais ici, il y a eu manipulation des données de sondage ! Marie-Ange et sa gang voulaient, elles aussi, une petite semaine de vacances dorées au soleil ou sur les pentes de ski.

J'étais à nouveau dans son bureau. Je suis obligée d'y aller toutes les semaines depuis que j'ai piqué une crise devant le 139. Le chauffeur s'était pointé en retard de douze minutes et à son arrivée, le bus était tellement bondé que je n'avais pu monter à bord. Oui ! j'avais piqué une crise. Engueulé la petite madame entrée de justesse dans le bus alors que pour moi, il ne restait plus de place. Le bus était parti. J'étais tombée dans le banc de neige. Une ambulance m'avait transportée à l'hôpital, attachée sur une civière. Je ne disais rien. J'entendais mon cellulaire sonner sans arrêt. Je savais que c'était Marie-Ange qui m'appelait. Je savais qu'il était dix-huit heures deux. Puis dix-huit heures trois. Puis dix-huit heures quatre. Et je m'inquiétais pour mes filles, qui devaient suffoquer dans leurs salopettes et leurs manteaux, le foulard enroulé sur le visage.

J'ai remarqué un nouveau cadre sur son bureau. Elle était sur une pente de ski avec ses enfants et son mari. On voyait un chalet suisse en arrière-plan. Pas le genre clinquant, comme à Tremblant. Non ! plutôt le genre authentique, comme à Chamonix. Plutôt le genre de petite semaine de ski à dix mille dollars. Elle ne mettait sûrement pas ses enfants, ses trois chérubins en chemise Tommy Hilfiger, dans un service de garde quelconque pendant la semaine de relâche. Non ! elle les amenait dans le Sud. Mais pas à Cancun. Pas à Cayo Coco ou une autre destination qui sonne comme un mauvais drink rose trop sucré. Non ! au Club Med. Aux îles Turquoise. Là où il n'y a pas une horde de Québécois mal élevés sur la plage. En l'imaginant dans un maillot Anne Klein, je me suis dit : « C'est trop injuste ! Vite ! trouve quelque chose, montre de quoi tu es capable. » J'ai ouvert les valves. Pas à peu près. Un vrai show. En deux minutes, elle m'a ordonné un arrêt de travail de trois semaines, avec des antidépresseurs.

Je suis sortie du bureau. J'ai déchiré la prescription. Je n'ai pas perdu de temps. J'ai eu Guillaume sur mon cellulaire. Il a réussi sans trop de mal à négocier une semaine de vacances. Ensuite, j'ai surfé sur voyagea-rabais.com et je nous ai réservé un tout-inclus à Punta Cana. Quatre jours plus tard, on s'envolait, toute la famille, pour une semaine de relâche dans le Sud.

Sur la plage, il y avait quelques Québécois mal élevés. Qui sacraient, qui s'habillaient tout croche, qui portaient un maillot trop sexy qui ne les avantageait pas. Moi, je courais derrière mes filles, nos cheveux au vent, nos cheveux ébouriffés par le vent chaud, et les jambes dans la mer. Je m'enivrais de leurs éclats de rire retentissants. Là, nous étions libres. Là, nous respirions le bonheur.



Ma Doula
pour la vie

*Accompagnement à la naissance
Cours prénataux personnalisés
Assistance postnatale*

Marie Anne Arragon
Accompagnante à la naissance

514.816.9233
marieannedoula@gmail.com
madoula.com